

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 3

Artikel: Comment fut chevauché le neuviesme de janvier
Autor: E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186294>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
 Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteūr vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Comment fut chevauché le neuvième de janvier.

En ceste journée furent ouïs grand' clamour et bruit de cheval, trompettes et tambourins. Sur les rues et chemins moult hommes et femmes estoient en attente, et, comme sentoient la froidure, souffloient sur les doigts, frappoient la terre avecque les pieds, et patiemment se congeoloient.

Combien que fust grand le froid, estoient les damoiselles parées appendues aux huis et fenestres, affin que vissent beaux chevaliers, et ce fut comme un bousquet de fleurs.

Tost se escrierent : « Les vecy ! »

Et vous dis que gardes et sergents d'armes estoient tous embesognez à faire voie et rompre la presse et les gents. Tant y avoit grand peuple sur les rues que merveille estoit du voir, et sembloit que tout le monde fust là mandé.

Lors entrèrent les gens de cheval : onques ne vis plus hardis ne si bellement advantagez, avecque des espées lesquelles on dict « bancals » en ceste contrée. Devant ceulx-ci ambuloiuent gentils escholiers, secouant leurs escarcelles. Car toujours fut la gent escholière besoigneuse et avide de monnoie.

Iceulx estoient moult gallants, et ne voyoient les hommes, ne parloient quiconque fust masle, mais seulement dames et damoiselles. Moy je les blasme, pour ce que damoiselles ont minois frais et gentils, mais de monnoie pointé.

Lors sonnèrent trompettes un air triumphal. Après venoient gents de pied moult bien appareillez et ordonnez, et marchoient fièrement, car chaqu'un se prenoit de bien faire et croyoit que c'estoit adrivé.

En ce moment fut grand' presse, et y avoit foison de sergents de tous costez, lesquels pour deffendre la presse frappoient d'un costé et d'autre bien et fort. Et en eurent moult bourgeois maints coups et horions sur les espaules bien assez.

Tost passèrent hauts et nobles seigneurs, avecque les paiges et varlets portant escus et pennons armoyez de leurs armes. Et estoient tous tant richement vestus et parez, et chevauchoient si roides et gentils, esperonnant les destriers, que damoiselles furent toutes pasmées, et les voyoient moult volontiers. Et icelles qui les voyoient s'esmerveilloient comment ce se pouvoit faire.

Mais iceulx hauts et nobles sires pensoient que ce fust moult naturel.

Parlons un petit des arbalestriers, lesquels venoient après, gens de commun, utiles seulement à la guerre ; iceulx faisoient ce que pouvoient, et aussy se montoient le col un petit, comme les autres.

Adonc vinrent les vieux gents de pied, tous vailleants hommes et bons guerroyeurs, lesquels avoient escarmouché devant nombreuses années et soustenu un grand faix de bataille, qui est dict « Sonderbond. » Ce fut une belle compagnie et disoient : « Ne est point comme nous ! »

Leur chief'chevauchoit noblement et doucement, lequel estoit dict « exploitant, » pour ce apparemment qu'il eust fait des exploits.

En leur milieu estoit un prefect, avecque un varlet lequel iceulx appeloient « piquette, » — ce est un nom honorifique. — Lors dist iceluy prefect : « Gents d'armes, vous estes les plus gentils guerroyeurs en ce pauvre monde. »

Iceulx se esclamèrent haultement et heumèrent un verre. Ceste manœuvre fut faicte avecque grand soin et régularité.

Là avoit un chastel ouvré et charpenté de bois et de guérites basties aussy fortes que pour durer quarante années, et alloit ce chastel sur quatre roues qui tournoient. Et là avoit à chaqu'un des créneaux un hommes d'armes armé de toutes pièces. Et les aultres en dedans, ne rien faisant, grands soiffards devant l'esternel, beuvoient un piot avecque compunction, et se pensoient estre grands personnages.

Sur un véhicules, lequel tiroient des bœufs, estoit un adolescent bel de visage et bien faict, vestu en guise d'une femme. Iceluy voyoient les ribaulds moult tendrement et cuidoient que ce fust femme véritable. Pour ce se mettoient le doigt dans l'œil.

Après vinrent les hommes de chœur, lesquels chantoient la messe solemnellement, hault et clair, et furent ouïs moult volontiers. Dès là iceulx eurent un long temps grand soif.

Et puis passèrent trompettes nouveaux et danseurs jolis et frisques, lesquels ont nom « La Gym », avecque un maître à danser brun de couleur, basti largement pour les espaules et bien advantagé en mollets. Iceulx dansoient bellement, faisant maintes chinoiseries, et, comme dict Messire François,

« monochordisant des doigts et barytonnant du... pied. »

Et ce fut grandes nöpces, lesquelles durèrent jusques à la nuit.

Lors, comme estoit un grand peuple sur la place, les ombres advinrent espaisse, et dist un ribauld ceste parole estrange : « Mince de lumière ! » Je pense que ce fust langage grec. En ceste heure sonnèrent les trompettes le couvre-feu.

Vous devez sçavoir que ce ne fut point le terme de ceste fëste mémorable.

En ceste nuit fut grand' beuverie, et dansèrent ribaulds et seigneurs, et s'esbaudirent jusque sur le point du jour. Et retournèrent chaqu'un en son lieu pour dormir et reposer, car bien estoit heure.

E.

La lanterne magique.

Dans la dernière semaine de décembre, un jeune homme de P***, qui venait de livrer un moule de bois à un boulanger de Lausanne, se présente au Bazar Vaudois, un long fouet à la main :

« Bonjour, Mademoiselle.... Eh, quel beau magasin !.... C'est bien ici le bazar vaudois ?...

— Oui, Monsieur, qu'est-ce que je puis vous servir ?...

— Avez-vous des lanternes magiques où il y a des verres avec des potraits qui se montrent contre la muraille ?

— Voilà, Monsieur, voulez-vous un des grands numéros ?...

— Voyons-voir cet' affaire... Alors comment ça se manigance-t-il ?

— Eh bien, la manière de la faire marcher est très simple ; il suffit de glisser les verres peints dans la coulisse, de mettre la lentille au point voulu et de faire reproduire l'image sur un fond blanc, un drap, par exemple, et voilà tout.

— Ah ! vous connaissez ça au tout fin, Mademoiselle. C'est que je veux vous dire.... j'en ai vu une à Morges, et j'aurais envie de donner une jolie représentation la veille du nouvel-an à quelques amis, vous savez. Y a-t-il le phylloxéra ? Avec celle de Morges on le voyait aussi gros qu'un mouton.

— Je ne sais, mais les sujets sont très variés et très amusants.

— Oui, mais combien vendez-vous ça ?...

— Le juste prix, Monsieur, est 12 francs.

— On peut encore s'accorder ça... Y a-t-il rien à rabattre ?

— Monsieur, tout est à prix fixe.

— Eh bien, comme j'aimerais la montrer à mon père avant de l'acheter, je vais vous en déposer le montant.

— Cela n'est pas nécessaire. Veuillez simplement avoir l'obligeance de m'indiquer votre nom, et de ne pas allumer la mèche si votre intention n'est pas de garder la lanterne, car vous en noir-ciriez l'intérieur.

— Merci, Mademoiselle, vous êtes bien aimable... et pi bien jolie... si j'étais un mossieu, je vous ferais la cour.

En quittant le magasin, le jeune campagnard se dit à part lui : Pas si bête d'acheter ça sans l'essayer. »

La veille de l'an, une vingtaine de personnes étaient réunies chez le syndic de P***, impatientes d'assister au spectacle, tout nouveau pour elles, qu'allait leur donner le fils de ce dernier.

Un large drap fut suspendu dans le fond de la chambre, la lampe à pétrole fut éteinte et la lanterne magique placée sur la table.

Le fils du syndic glissa un premier verre peint dans la coulisse, mais rien n'apparut sur le drap. Il essaya d'un second verre, d'un troisième et ainsi de suite, sans que la moindre image vint réjouir les yeux des assistants qui attendaient en silence dans l'obscurité.

— Vous voyez qu'on ne peut pas se fier à ce qu'ils vous disent dans ce Bazar... Ils m'ont pourtant l'air de braves gens. Après tout, ça m'est égal... je puis la rendre.

— Remets-moi cette histoire dans sa boîte, ajouta le père, et reporte-la samedi ; c'est d'ailleurs trop cher. Je m'en vais tirer une bouteille ; ça vaudra beaucoup mieux. Albertine, rallume la lampe et va chercher quelques bricelets.

Huit jours après, le jeune paysan rapportait sa lanterne au Bazar : « Vous m'estiuserez, dit-il au patron, mais nous n'y avons pas vu une goutte ; j'ai passé tous les verres, rien !... pas plus que sur ma main.

— Mais vous ne l'avez pas allumée, dit M. Pflüger en donnant un coup d'œil dans la lanterne.

— Aloors ! bien sûr que non ; la demoiselle m'a dit qu'il ne fallait pas la salir....

— Ah ! je comprends. Avez-vous peut-être lu la fable de Florian, intitulée : *le singe qui montre la lanterne magique*.

— Non Monsieur.

— Eh bien, croyez-moi, mon ami, lisez-là.

Les fabricants de chaussures.

La plupart des corporations de métiers se mettaient autrefois sous la protection d'un saint. Les fabricants de chaussures s'étaient placés sous le patronage de St-Crespin (St^{us} Crispinus), du latin *crispus* : crêpu.

Les Romains nommaient *sutor* (celui qui coud) le fabricant de chaussures, ou plutôt ce que nous appelons le piqueur de bottines, d'où nous est venu le métier de *sueur* qui remplace le *sutor* des Romains, et qui a donné naissance aux noms de famille *Sueur* et *Le Sueur*. Les Romains appelaient *crepidarius*, celui qui confectionnait les sandales, qui se liaient au pied par des lanières ou cordons.

Le nom de cordonnier n'est pas très ancien dans le langage français, car le fabricant de chaussures